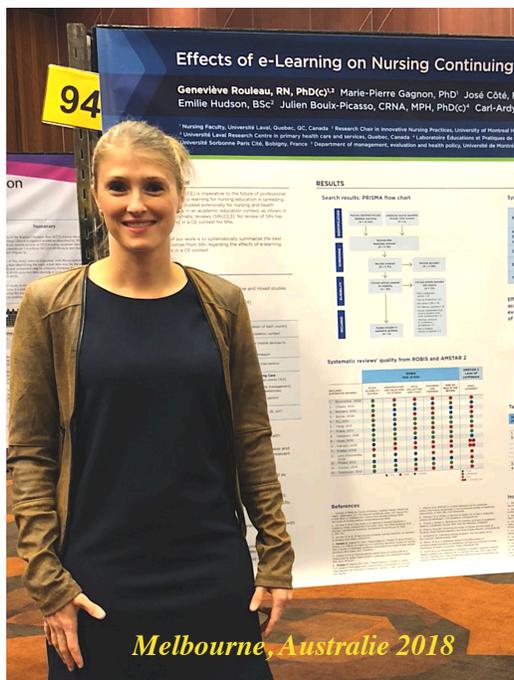


Que sont-ils devenus ?

par Suzelle Perron
et Benoît Roy

Dans notre dernier numéro, nous avons rencontré une ancienne élève de Palmarolle, Jacinthe Lebel. Elle a partagé avec nous son vécu d'enseignante, quelques-unes de ses réalisations et aussi ses impressions sur cette belle et exigeante profession.

Aujourd'hui, nous allons consacrer cette chronique au parcours étonnant d'une ancienne élève d'Authier-Nord, Geneviève Rouleau, infirmière, doctorante et coordonnatrice d'une Chaire de recherche.



Geneviève, comme la plupart des jeunes, s'est imaginée être professeure comme ses parents, ou architecte, ou pharmacienne. Ce n'est qu'en cinquième secondaire, avec le cours de choix de carrière, qu'un attrait pour les soins infirmiers s'est manifesté en elle. Ce cours vise notamment à former des personnes capables de donner des soins infirmiers à des personnes de tous les âges. Elle s'inscrit au Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue en Technique en soins infirmiers, d'une durée de 3 ans. Durant les périodes estivales, l'exposition à des milieux de soins et à des clientèles variées lui ont permis d'acquérir des expériences enrichissantes : préposée aux bénéficiaires au CHSLD de Macamic, externe en soins infirmiers à l'Institut de réadaptation de Montréal et candidate à l'exercice de la profession d'infirmière à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont de Montréal où elle sera embauchée comme infirmière.

C'est alors le déménagement dans la métropole et l'inscription à l'Université de Montréal pour l'obtention d'un baccalauréat en sciences infirmières. Une autre période de 2 ans.

Un stage en milieu communautaire à la Maison d'Hérelle, une maison d'hébergement qui accueille les personnes vivant avec le VIH, lui a donné l'inspiration et la passion de continuer ses études pour obtenir une maîtrise en sciences infirmières. C'est le contact avec les personnes, la relation d'aide qui la touche le plus et l'encourage à vraiment s'intéresser à ce milieu parsemé de défis mais aussi d'espoir. De grands projets et de grandes réalisations en perspective.

Tout candidat à une maîtrise doit se trouver un directeur de recherche pour l'accompagner et le diriger durant ses travaux. Geneviève a trouvé, parmi le bottin des professeurs, celle qui deviendra sa directrice de recherche, madame José Côté.

Entre temps, Geneviève obtient son premier travail d'agente de recherche que lui propose une infirmière qui fait son projet de doctorat à la Clinique médicale l'Actuel, spécialisée dans le suivi des personnes vivant avec le VIH. Elle aura à aider les patients dans la prise de leurs médicaments antirétroviraux. Madame Côté offre aussi à Geneviève d'occuper le poste de coordonnatrice de la Chaire de recherche sur les nouvelles pratiques de soins infirmiers (www.crsi.umontreal.ca) dont elle est titulaire. Geneviève accepte sans trop savoir où cela va l'amener. Au fil du temps, elle développera une expertise singulière :

« À la Chaire, nous nous intéressons à développer et à évaluer des approches novatrices de soins pour accompagner les personnes qui vivent avec les conditions chroniques de santé : VIH, maladies cardiovasculaires, personnes ayant eu une greffe, à prendre leurs médicaments et à adopter de saines habitudes de vie, comme l'activité physique, la saine alimentation, l'arrêt tabagique. Comment s'y prend-t-on ? José Côté et son équipe ont inventé le concept « TAVIE » (traitement, assistance, virtuelle, infirmière et enseignement). En résumé, il s'agit de programmes éducatifs accessibles sur le web, qui contiennent des

vidéos pré-enregistrées d'une infirmière virtuelle qui donne des trucs pour faciliter la prise des médicaments et pour promouvoir les saines habitudes de vie. Depuis 2007, je travaille en recherche infirmière et j'agis notamment à titre « d'infirmière virtuelle », en ayant tourné plus de 700 vidéos éducatives à l'intention des « patients ». Le tournage se fait avec un télé souffleur. Mon défi ?

Reproduire la relation infirmière-patient, ce côté humain, à travers une caméra, pour que la personne sente que je m'adresse à elle directement. Reproduire un environnement de soin sécuritaire, accueillant, empreint de respect et sans jugement. »



Le travail ne manque pas et Geneviève entreprend une maîtrise en sciences infirmières. Encore 3 ans d'étude. Suivra ensuite un doctorat en sciences infirmières qui se donne à l'Université Laval de Québec, sous la supervision principale de Marie-Pierre Gagnon, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en technologies et pratiques en santé (<http://www.praticsante.chaire.ulaval.ca>), et la co-supervision de José Côté. Cette décision est animée par une volonté d'être chercheuse et professeure à l'Université. Au quotidien, Geneviève rédige des articles scientifiques, une étape incontournable dans la vie d'une doctorante et future chercheuse, permettant la diffusion de la recherche à grande échelle. Faire un doctorat est le travail de Geneviève depuis plus de 6 ans : elle a le privilège d'avoir des bourses fédérales et provinciales pour lui assurer un salaire pour étudier. Son projet de thèse en cours ?

« Développer et évaluer une simulation numérique pour renforcer les habiletés de communication des infirmières. Avec une compagnie française (MedicActiv) et toute une équipe, nous avons créé un patient virtuel 2D qui ne prend pas bien ses médicaments anti-VIH. À partir d'un ordinateur ou d'une tablette, les infirmières doivent alors choisir la meilleure option, parmi un choix de réponses, qui leur permettront d'ouvrir la communication avec le patient virtuel. Il s'agit d'une approche de formation qui permet aux infirmières de se « pratiquer » avec un patient virtuel, pour ensuite reproduire « les bonnes pratiques » dans la vraie vie. »

<https://www.crsi.umontreal.ca/etudes/simulateur/description/>

https://www.youtube.com/watch?time_continue=17&v=KBWuXD7h1VQ&feature=emb_logo

Le fruit de tout ce travail et de toutes ces recherches ne peut rester ici au Québec. Il y a partout dans le monde des hommes et des femmes comme Geneviève et ses collègues qui travaillent dans ce même domaine de la recherche. Cela l'amène à participer à travers le monde à des congrès, à donner des conférences, à aller se ressourcer auprès d'autres chercheurs.

« Travailler en recherche, c'est aussi participer à des congrès et présenter le fruit de ses travaux, en français comme en anglais. J'ai eu l'opportunité de faire des présentations dans différentes conférences à l'échelle du Québec, du Canada (ex : Saskatchewan et au Manitoba), et à l'étranger, au Maroc, en France, en Suisse, en Chine et en Australie. Échanger avec des chercheurs, créer des liens entre étudiants et professionnels de la santé partout dans le monde tout en se permettant des escapades touristiques, histoire de joindre l'utile à l'agréable. »

Quel est le souhait de Geneviève pour la recherche en sciences infirmières ?

« Qu'elle soit reconnue et valorisée au sein de notre profession mais aussi, plus largement ! Que les femmes aient autant d'opportunités que les hommes d'être financées pour les recherches qu'elles mènent et surtout, que nos recherches fassent une différence dans la vie des gens, pour assurer des soins de qualité à la population. »

Merci, Geneviève d'avoir accepté généreusement de partager avec nous ton parcours professionnel qui t'a menée d'Authier-Nord au reste de la planète.

Bonne continuation.

Pour en savoir plus, consulter les sites suivants :

<https://www.youtube.com/watch?v=NB4Kncr3e0o&feature=youtu.be>

<https://www.crsi.umontreal.ca/realisations/tavie/vih-tavie/>

Santé

par Yves Rouleau

Écoanxiété

L'écoanxiété est aussi appelée : angoisse climatique, dépression verte et solastalgie. L'American Psychological Society la définit comme étant une « peur chronique d'un environnement condamné ». Cette définition rejoint ce qu'Alice Desbiolles, médecin de santé publique, écrit sur le sujet : « L'écoanxiété va regrouper les personnes qui se sentent inquiètes, stressées, tristes et même en colère quand elles constatent les différentes dégradations faites à la planète en raison des activités humaines. »

L'origine de cette anxiété peut être de deux sources : ceux qui ont vécu des désastres et ceux qui ont entendu certains messages véhiculés à propos de notre planète : « Nous sommes dans le rouge, nous avons épuisé les ressources renouvelables 5 mois avant la fin de l'année, la fonte des glaciers, la montée des eaux, l'extinction de certaines espèces » et j'en passe...

Ces désastres annoncés sont devenus pour certaines personnes une grande source d'inquiétude qui peut se traduire de différentes manières : stress au cou et aux épaules, insomnie, irritabilité, maux de tête, troubles digestifs...



L'écoanxiété peut se traiter en changeant nos habitudes de vie : devenir végétarienne et protéger davantage la planète, s'engager à militer pour la Terre en espérant ralentir sa détérioration. Selon moi, le cas de Greta Thunberg, cette jeune Danoise, est un exemple typique d'engagement thérapeutique.

À partir de quel moment faisons-nous de l'écoanxiété lorsque notre vie devient phagocytée par ce phénomène?